



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DC
291
G6

UC-NRLF



§B 181 740

YCL76301

VOORSANGER COLLECTION
OF THE
SEMITIC LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

GIFT OF
REV. JACOB VOORSANGER, D.D.

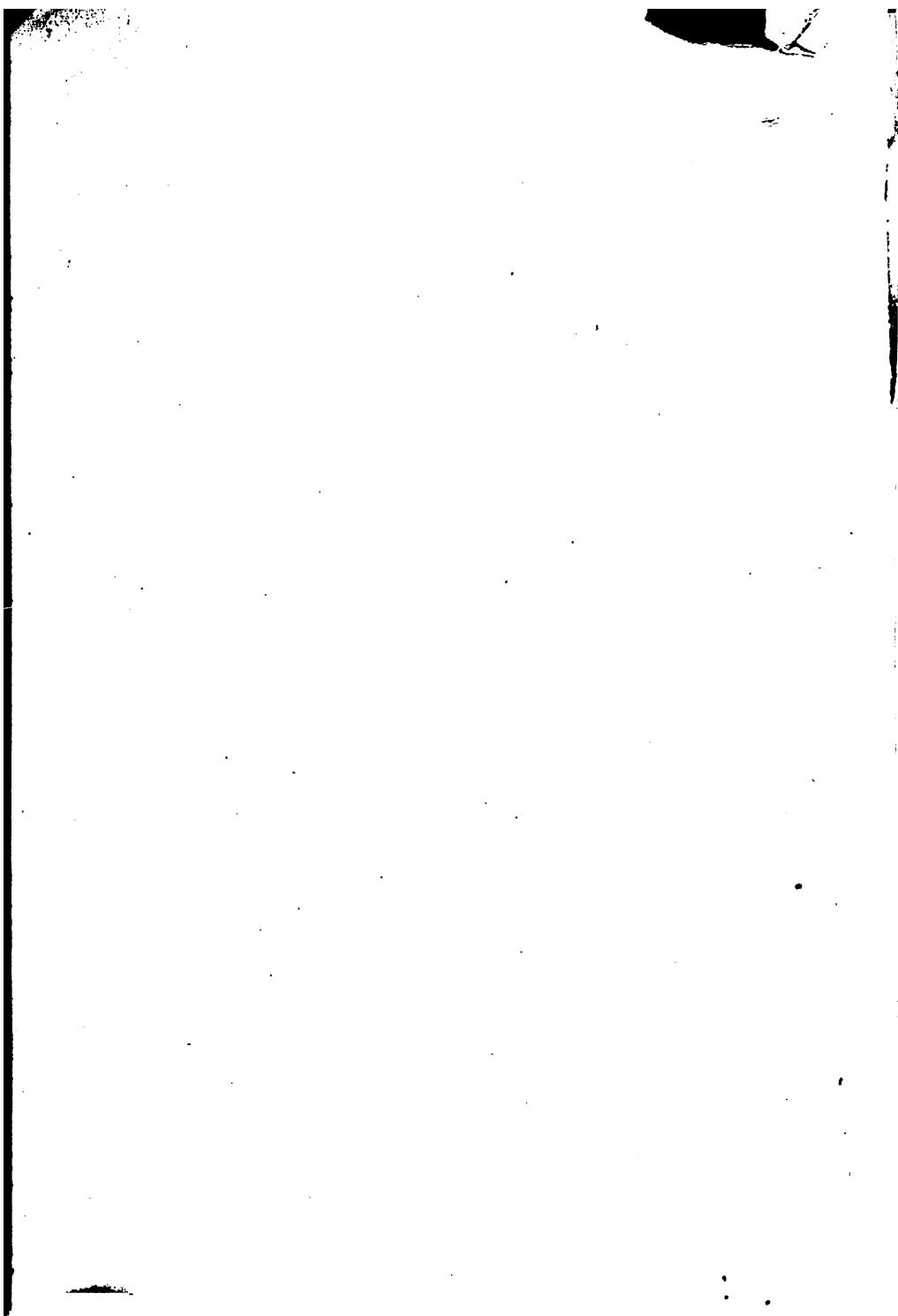
1906

21W
G-623 A17

9

PAT. JAN. 21, 1908
Syracuse, N.Y.
Makers
of
Globe
Lenses





„Gott hat seinem Volke den Sieg verliehen.“

Predigt
zur
Sieges- und Friedensfeier

im

israelitischen Gemeinde-Tempel

zu Leipzig

am 6. März 1871.

von

Rabbiner Dr. A. M. Goldschmidt.

(Zum Besten der „Friedensstiftung“ in Leipzig.)

Leipzig,

Druck von G. Kreysing.

1871.

DC291
G6

NO VENI
A MEXICO LA O

Lieder der
CALIFORNIA

1. Jauchzet dem Herrn, alle Lande.
2. Dienet dem Herrn mit Freude, erscheinet vor Ihm mit Jubelgesang.
3. Erkennt, daß der Ewige ist Gott. Er hat uns geschaffen und Sein sind wir: Sein Volk und die Heerde Seiner Weide.
4. zieht ein in Seine Thore mit Dank, in Seine Vorhöfe mit Lobgesang, danket Ihm, preiset Seinen Namen.
5. Denn gütig ist Gott, ewig Seine Huld und Seine Treue für und für. (Ps. 100.)

In diese Worte des heiligen Psalmensängers kleide sich die freudig gehobene Stimmung unseres Sieges- und Jubelfestes! Sie seien der Ausdruck unseres von Freude, aber auch von Dank erfüllten Herzens: eines Herzens, daß Jubel nicht in maß- und zügellosen Taumel ausarte, sondern das Gepräge einer, durch den Aufblick zu Gott geweihten und darum auch menschenwürdigen Freude an sich trage: der Ausdruck einer Stimmung, wie sie eines so theuer erkauften heiligen Sieges würdig ist!

Ja, einen heiligen Sieg feiern wir, wie ja der von uns geführte Krieg — wenn Das von einem Kriege überhaupt gesagt werden kann — in seinem Ursprunge, wie in seiner Entwicklung seinen heiligen Charakter nicht verleugnete. Denn, fürwahr, so lange Volk, Vaterland, Recht, Sittlichkeit, Ehre und Freiheit ihre Geltung in der Menschheit bewahren: so lange wird der Kampf für das bedrohte Vaterland, der Kampf für Recht und Sittlichkeit und Ehre und Freiheit gegen Willkür und Nebermuth ein heiliger Kampf genannt werden! Solch ein Kampf war der unsere! Darum unser Sieg ein heiliger und unser Jubel ein berechtigter! Gilt unser Sieg ja nicht der Unterjochung eines Feindes, sondern der Wiedervereinigung mit einem deutschen Bruderstamme; nicht der Eroberung fremden Landesgebietes, sondern dem Erwerb deutschen Eigenthums: nicht der Ausdehnung und Erweiterung, sondern der Sicherstellung unserer Grenzen: nicht der Demüthigung, oder gar der Vernichtung eines

fremden Volkes, sondern der erlangten, gebührenden Machtstellung des eigenen Volkes: nicht der Zerstückelung und Zersplitterung fremden Gebietes, sondern der Einigung und Festigung des eigenen: nicht der Wiederherstellung einer nur vorübergehend gestörten, sondern der Bürgschaft einer, Jahrhunderte hindurch bedrohten, nun aber, gottlob, für lange, gebe Gott, für immer gesicherten Ruhe: und somit gilt unser Siegesjubel der Hoffnung auf einen dauernden Frieden nicht nur Deutschland's, sondern Europa's überhaupt und unsere Siegesfreude ist daher eine ebenso natürliche als berechtigte, und wir dürfen sie in die Worte des Psalmisten kleiden: jauchzet dem Herrn alle Lande! Alle, alle, auch die nicht unmittelbar an dem Sieg Heiligtum haben gegründete Ursache in unsren Siegesjubel einzustimmen. Denn dieser, von Deutschland errungene Sieg und der dadurch herbeigeführte Friede, er darf als Bürgschaft für die dauernde Ruhe und den Frieden Europa's überhaupt betrachtet werden!

„Dienet Gott mit Freude,“ oder dem Sinn entsprechender: betet zu Gott mit Freuden! Sieben lange und hange schwere Monate hindurch trieb es ja auch Solche zum Gebete, Denen in Zeiten, welche im Gleichmaße der Tage sich bewegen, das Gebet kein allzu großes Bedürfniß zu sein pflegt und, Heil uns, daß wir in Zeiten der Wirrniß und der Drangsal, in Zeiten so schwerer Prüfung, wie die jüngsten, die Verheißung bewährt finden konnten: „ruße mich am Tage der Noth und ich rette dich;“ (Ps. 50. 15) daß wir es tausendsfach an uns erfuhren, wie nahe Gott ist Allen, welche ihn anrufen, welche in Wahrsagkeitei Ihn anrufen (Ps. 50. 15), daß wir wußten, an Wen wir nicht vergeblich das Gebet richten: „Mein Elend merbst nur Du: o, so thue meine Thränen in Deinen Schlauch, ist doch jede Thräne von Dir gezählt und verzeichnet.“ (Ps. 56. 9).

Haben wir es also an uns erfahren, wie Gott das gebeugte und gedrückte Gemüth nicht abweist und verachtet: o, so lasset es uns jetzt empfinden und einsehen, wie gut es ist, Gott zu danken und Seinen Namen jauchzend zu preisen; wie das Gebet da erst seine ganze hehre Weihe über uns verbreitet, wo es nicht als Aufschrei der Noth, sondern als Aufjauchzen freudigen Dankes der Menschenbrust entquillt und wir der Einladung folgen: „dienet dem Herrn mit Freude, tretet vor Ihn mit Jubel;“

wo wir jauchzend ausrufen: „mein Sieg, mein Sang ist Gott; Er ward zur Rettung mir: dies ist mein Gott, Ihn will ich preisen, der Gott meines Vaters, Ihn will ich erheben!“ (U. B. Mos. 15. 9, 10). Ihr kennt sie, diese Worte! Sind sie doch dem, unserm täglichen Gebete einverleibten Liede entlehnt, welches das seinem ägyptischen Dränger entronnene Israel dem Herrn der Heerschaaren anstimmte; jenem Dank- und Siegesliede, welches als das erste Danklied auf dem ganzen Erdenrunde von sterblichen Menschen dem ewigen Gottes angestimmt wurde; jene Liede, von welchem unsere sinnigen Alten sagen: „als das vom Uebermuthe seiner ägyptischen Drängen befreite und gerettete Israel sein Dank- und Jubellied dem Herrn der Heerschaaren anstimmte: da ward der göttliche Thron, der bis dahin im Himmel stand, auf die Erde verlegt und Gott, der Herr, den die Himmel und aller Himmel Himmel nicht fassen, Er hat die von Dank und Jubel überströmende Menschenbrust fortan zu seiner liebsten Wohnstätte sich erkoren.“*)

Es darf also die Siegesfreude und der Siegesjubel, die in unserer heutigen Feier im Aufblitze zu Gott ihre Weihe suchen, den Namen einer heiligen Siegesfreude beanspruchen und, wie wir in den Tagen der Angst und des Kummers, im Hinblitze auf die heilige und gerechte Sache des Vaterlandes, der unser Kampf galt, beten durften: „O möge doch Gott seinem Volke den Sieg verleihen: möge doch Gott sein Volk segnen mit dem Frieden:“ und wie wir an solchem Gebete uns kräftigten und stärkten: also sei es ein Zeugniß unseres Dankes gegen Gott, den Helfer und Retter, wenn wir in unserer Freude und unserm Jubel ausrufen:

„Gott hat seinem Volke Sieg verliehen: o, daß Gott sein Volk ferner segne durch den Frieden!“ (Ps. 29. V. 14).

Diese Psalmenwörter, sie sollen den Leitsäden bilden für unsere heutige Fest betrachtung, deren Aufgabe es sei, im Lichte der Religion das bereits Errungene zu betrachten, gleichzeitig aber auch auf das noch zu Erringende hinzuweisen, auf daß die begeisterte Hingabe und der Opfermut für Volk und Vaterland, wie sie so glänzend sich bewährt in den Tagen des Krieges, uns hinübergelenkt in die so sehnlichst herbeigewünschten Tage des Friedens.

*) Midrasch Exodus 3. S.

Und so sind es zunächst zwei Fragen, von deren richtigen Beantwortung die richtige Würdigung unseres Sieges bedingt ist.

1. Wer hat den Sieg verliehen?
2. Wem ward der Sieg verliehen? —

I.

Die erste Frage: „Wer hat den Sieg verliehen,” beantwortet unser Text mit den Worten: Gott hat den Sieg verliehen! Sicherlich giebt es keinen Einzigen im deutschen Vaterlande, der die Tüchtigkeit der deutschen Waffen, die Musterhaftigkeit unserer Heereseinrichtung, die Einsicht und Besonnenheit unserer Heerführer, die Tapferkeit, Unereschrockenheit und den Todesmuth unserer Heere nicht nach Gebühr würdigte. Wir wissen es Alle und sprechen mit erhebendem Bewußtsein und freudigem Stolze von unserem „Völke in Waffen“ und dessen Heldenmuthe, von dem Wetteifer und der Begeisterung, die Fürst und Volk, Heer und Heerführer in diesem heiligen Kampfe beseelte: und der Lorbeer, der die Siegesschläge des Einzelnen, wie der Gesamtheit schmückt, er ist ein wohlverdienter, den der größte Neid ihnen nicht zu entreißen vermag.

Was aber die Heldenstirn unserer Sieger am meisten schmückt, und den Lorbeer zu einem unverweltlichen macht, das ist das freudigmüthige Bekennen unsrer Sieger: „Nicht uns, nicht uns, o Herr; Deinem Namen gebührt die Ehre, um Deiner Gnade und um Deiner Treue willen.“ (Ps. 115. 1).

Wenn der Feind, verwöhnt durch manche frühere Siege von zweideutiger Natur schon beim Beginne des Krieges siegesgewiß aussrief: „ich beginne meinen Siegeslauf, ich werde ihn zu Ende führen, meine Beute will ich vertheilen, meine ganze Gier soll sich sättigen, ich zücke mein Schwerdt, meine Hand reibt sie auf (2.B.M.15,9.10): so war es eine an Schüchternheit und Zaghaftheit gränzende Demuth und Bescheidenheit, welche unsrerseits Fürst und Volk in den Krieg begleitete: und nicht alter Brauch und Herkommen, oder äußere Vorschrift war es, was bei Beginn des Krieges die Gotteshäuser aufsuchen ließ, so daß die heiligen Räume die Zahl der Betenden oft nicht zu fassen vermochte. „Gott verleihe Sieg seinem Volke“, so klang es aus Aller Herzen, so tönte es von Aller Lipp, und von dem greisen obersten Feldherrn bis zum letzten der Krieger, von den zum Waffengang Ausgezogenen, wie von den daheim Gebliebenen ward

ein Gefühl getheilt: das Gefühl der Abhängigkeit von Gott und der Hingabe an Gott.

Und wie beim Beginn des Krieges und während desselben die Überzeugung von der Gerechtigkeit unserer Sache uns den Muth gab, Gott anzurufen und die Entscheidung Ihm anheim zu geben: also und noch mehr tönt's jetzt durch unsern Siegesjubel: „Wärst Du, o Herr nicht mit uns gewesen, da frecher Uebermuth sich wider uns erhob, fürwahr, sie hätten lebendig uns verschlungen: war doch glühend ihre Wuth wider uns. Wie mächtige Wasser drohten sie uns zu überfluthen, wie schwellende Meereswogen stürzten sie über uns. Gepréisen sei Gott, der uns nicht gab ihren Zähnen zur Beute. Dem Vogel gleich, der der Schlinge des Vogelstellers entrinnt, also sind wir ihnen entronnen: die Schlinge riß, und wir sind gerettet; unsere Hülfe geschah im Namen Gottes, des Schöpfers des Himmels und der Erde.“ (Ps. 124). Und so vermess'en es wäre, das Walten Gottes in der Geschichte nach einzelnen Siegen oder Niederlagen bemessen und also Sein Thun in den Kreis des Sicht- und Greifbaren einzwängen zu wollen: so brauchen wir dennoch den Vorwurf der Anmaßung nicht zu fürchten, wenn wir in der Entscheidung dieses unseres Kampfes die Hand Gottes erblickend, ausrufen: „Gott hat den Sieg verliehen!“

II.

Die zweite Frage: „Wem Gott den Sieg verliehen,“ beantwortet unser Text mit denselben Worten: dem Volke hat Gott den Sieg verliehen! — Und fürwahr, ein Volk, das solchen Heldenmuth, solche Hingebung, solche Todesverachtung an den Tag legt, wie das unsere, verdient es, daß ihm die ihm gebührende volle Anerkennung nicht vorenthalten werde: es hat Anspruch auf das laute Zeugniß: dem Volke hat Gott den Sieg gegeben. —

Dem Deutschen wird das Herz weit, wenn er seines Volkes gedenkt und sich als Glied desselben weiß. Und wenn Einer unserer begeistertsten und beredtesten Patrioten behauptet: „es ist keine Frage, daß ein Deutscher sein unter allen Umständen ein Glück und eine Ehre sei:“ so hat er im Grunde nur Das ausgesprochen, was jeder wahrschafte Deutsche mehr oder weniger klar fühlen und empfinden muß.

Welches Volk hat im Frieden, wie im Kriege sich so bewährt wie das Deutsche? Dieses kindlichste, harmloseste, friedfertigste

Volk, — dies Volk von Denkern und Dichtern, zugleich „ein Volk in Waffen“, welches andere Volk kann ihm an die Seite gesetzt werden?

Bei der dem Deutschen eigenen Bescheidenheit — und lange genug ward diese Bescheidenheit ja als Unfähigkeit und Schwäche gedeutet und ausgebaut — ist die Gefahr der Ueberhebung nicht zu fürchten, wenn seinem Anspruche auf Tüchtigkeit gebührend Rechnung getragen und solch Bewußtsein in ihm genährt wird. Wahrlich, ein Volk in Waffen, wie das Deutsche ist an sich schon ein Triumph, wie die Geschichte keines Volkes und keiner Zeit einen ähnlichen aufzuweisen hat!

Geht hin durch alle Lande und sehet zu, ob es ein zweites Kriegsheer giebt, daß einzelne Glieder auf jener Höhe geistiger Erkenntniß und sittlicher Gediegenheit stehen, wie das unsere? Was will eine für das Kriegshandwerk abgerichtete Soldateska neben unserm deutschen Kriegsheere, dessen Glieder nur in den aller seltesten Fällen den kriegerischen Beruf als ihren Lebensberuf ansehen; ja, die, um die Waffen zu ergreifen, von den Stätten der Wissenschaft, der Kunst, des Gewerbsleibes, der kaufmännischen, der landwirthschaftlichen Thätigkeit, vor Allem von dem, dem Deutschen so besonders trauten und lieben Familienheerde sich nur schwer trennen, denen sie aber auf den Ruf: „Das Vaterland ist in Gefahr“! ebenso unbedingt und ungesäumt Lebewohl sagen, wie sie auf den Ruf: „Das Vaterland ist gerettet“! die Waffe niederlegen und ihre friedliche Thätigkeit wieder aufzunehmen, als wäre sie überhaupt gar nicht unterbrochen worden! — Ja, wie Biele können selbst im Kriegsgetümmel es sich nicht versagen, an Tagen, wo die Waffen ruhen und der Kanonendonner unterbrochen ist, ihre geistigen Arbeiten fortzuführen und in deren Tonnestern neben gar manchem, zum Kriegszwecke unentbehrlichen gleichzeitig Schöpfungen des Geistes nachbarlich ruhen, um, wenn auch nur vorübergehend, an ihnen sich aufrichten, erheben und mit der gewohnten geistigen Thätigkeit in Zusammenhang bleiben zu können!

Geht hin und stellt sie einander gegenüber jene afrikanischen Horden, mit denen man unser schönes Vaterland zu verwüsten drohte und unsere Männer und Jünglinge, die als Lehrer oder Jünger die Hörsäle der Wissenschaft verließen, um an jenen ihre Kraft zu messen! Nicht oft, nicht nachdrücklich genug kann es betont werden, was ein Volk in Waffen, ein Volk in Waffen wie das Deutsche zu bedeuten habe. Wenn irgendwo das Wort der Schrift seine An-

wendung findet: „nicht durch Heeresmacht, nicht durch Körperkraft, sondern durch meinen Geist, spricht der Herr: (Sechariah 4. 6) so gilt dies von unserem Volk in Waffen, das den thatsächlichsten Beweis liefert, was Heeresmacht und Körperkraft, getragen und durchleuchtet vom Geiste Gottes vermag, von jenem Geiste, welcher nach den Worten der Schrift“ ein Geist ist der Weisheit und der Einsicht, ein Geist der Besonnenheit und des Muthes, ein Geist der Erkenntniß und der Gottesfurcht! (Jes. 11. 2). Oder, war es wirklich die Ueberlegenheit an Zahl, die Vorzüglichkeit der Waffen, welche unsere glänzenden Siege errungen, oder war's nicht vielmehr die Ueberlegenheit an geistiger Reife, an sittlicher Gediegenheit, an Ordnung, an Pünktlichkeit, an Pflichtgefühl, an Opferfreudigkeit, an Hingebung, was selbst feindlicherseits als Dasjenige anerkannt wird, was die unsäglichsten Anstrengungen des Krieges hat ertragen und die glänzenden Siege hat erringen helfen?

Und darum sei es eingeschrieben in die Jahrbücher der Geschichte für alle Zeiten und in die Herzen unserer Kinder und Kindeskinder, und darum werde es verkündet laut und eindringlich, auf daß es weittönnend in die Ferne dringe: „Seinem Volke, dem tapferen, todesmuthigen, opferfreudigen deutschen Volke hat Gott den Sieg verliehen!“ —

Dem Volke! Dem Volke nur und nicht auch seinen Fürsten? Unser Textwort, richtig, im deutschen, im vaterländischen Sinne verstanden, läßt eine derartige Frage gar nicht auftreten! Wohl giebt es Staaten und Reiche, wo solch' eine Frage nicht nur möglich, sondern natürlich ist; Staaten, in denen Volk und Fürst durch eine unausfüllbare Kluft getrennt, jedes von ihnen auseinandergehende, oft entgegengesetzte Ziele verfolgt. Nicht so Deutschlands Fürsten, Deutschlands Stämme! Die Volksthümlichkeit unserer Fürsten macht jede derartige Trennung und Loslösung, oder gar Verschiedenheit unmöglich. Wir waren Zeugen solchen Zustandes; wir haben sie mit eigenen Augen gesehen, die kläglichen Folgen solchen nur äußerlichen Zusammenhangs zwischen Fürst und Volk: er konnte uns darum nicht überraschen, der jähre Sturz des wenige Jahre vorher noch Angestaunten und Benedicten, der, kaum vom Glücke verlassen, sogleich auch von seinem Volke war verlassen. Was sage ich: verlassen! Nein verwünscht, verabscheut. Und was Wunder? Was nicht durch innere Bande ist verbunden, trägt ja den Keim der Auflösung

in sich, während es noch verbunden scheint! Wie anders die Beziehung des deutschen Volkes zu seinen Fürsten! Als vor etwa neun Monaten an jenen ehrwürdigen Fürstengreis, welchen Deutschlands Fürsten zu ihrem obersten Kriegsherrn erkoren, schaudernder Lebermuth in frechster Weise heranzutreten wagte: war es nicht, als ginge ein Riß durch jedes deutsche Herz, ward er nicht laut, der Schrei allgemeiner Entrüstung über eine Vermessenheit, von der jeder Einzelne sich getroffen, ja verwundet fühlte? Gewiß, m. Th., unserer Fürsten Volksthümlichkeit, das ist unserer Fürsten Größe und Herrlichkeit. Im Glück, wie im Unglück sind sie so wenig vom Volke zu trennen, als das Volk von ihnen. Und Heil unseren Fürsten, daß sie sich Eins fühlen mit ihrem Volke; Heil unserm Volke, das Eins sich fühlt mit seinen Fürsten, die mit freudiger Genugthuung es vernehmen und selbst in den Ruf mit einstimmen: Dem Volke, dem treuen, hingebungsvoollen deutschen Volke hat Gott den Sieg verliehen!

III.

Haben wir es uns klar gemacht: Wer der Sieg verliehen, und Wem er ward verliehen: so ergiebt alles Andere sich von selbst. — Sieg! Friede! Welch' süßer Klang dem vom Kriegslärm umsausten Ohre, wie wohlthuend dem nach Ruhe sich sehndenden Herzen! — Und dennoch sind Sieg und Friede an Bedingungen geknüpft, durch welche beide erst zu Segnungen werden, und gerechtfertigt ist der Wunsch unseres Textes: Gott segne sein Volk durch Frieden!

Welcher Art diese Bedingungen sind, ist nicht schwer einzusehen. Hat Gott den Sieg gegeben und halten wir uns dies immer vor: so haben wir darin einen Schutz gegen Dünkel und Stolz und Hochmuth, vor Allem gegen jene nationale Eitelkeit, welche Siege, die man nicht Gott, sondern sich zuschreibt, so leicht erzeugen und die, wie wir es an dem überwundenen Feinde erfahren, einem Volke so verderblich werden können. Wiederholen wir es uns: Gott hat den Sieg verliehen, und wir sind bewahrt vor jenem Größenwahn, vor jenem Haschen nach Kriegsrath, um der nationalen Eitelkeit immer neue Nahrung zu geben; wir erblicken im Kriege, selbst wo er nöthig, eine traurige Nothwendigkeit, den wir sicherlich nicht auftischen, vielmehr möglichst meiden, so lange es nicht die höchsten

Güter: Ehre, Sicherheit, Freiheit, Selbstständigkeit des Vaterlandes gilt.

Daß wir des blutigen Krieges nicht bedürfen, um durch all zu langen Frieden nicht in Trägheit und Schläffheit zu versinken, dafür ist, gottlob, gesorgt. Wer Kampflustig ist, dem bieten die unblutigen Kämpfe für Wahrheit, Recht, Fortschritt, Erweiterung der Wissenskreise Gelegenheit genug, der Kampflust Befriedigung zu gewähren. Solche Kämpfe sind der Menschheit förderlich und der Sieg auf solcher Wahlstatt ist dem Sieger, wie dem Besiegten gleich heilsam und segensreich!

Gott hat den Sieg verliehen! Das schützt uns vor Ueberhebung dem Ueberwundenen gegenüber und läßt uns gegen Die gerecht sein, die, so lange sie kriegsgerüstet uns gegenüber standen, unsere ganze Gegenwehr herausforderten, die wir aber nach geschlossenem Frieden nicht demütighen dürfen, und deren gute Seiten anzuerkennen eine Forderung der Gerechtigkeit ist, die wir selbst dem Feinde, geschweige denn dem überwundenen Feinde nicht versagen können.

Gott hat dem Volke den Sieg verliehen! So werde dem Volke sein Anspruch auf den Ertrag seiner Siege nicht verkümmert. Ein Volk, das die Siege durch so theure, heilige, unersegliche Opfer errungen, wie es diesmal geschehen, es hat durch seine Opferfreudigkeit sich ein unwiderlegliches Zeugniß seiner Mündigkeit ausgestellt und kann die Bevormundung, wie sie ein Erbe verkommener Verhältnisse und Zustände ist, entbehren. Ein Volk, das mitten in den Wirrnissen des Krieges Zucht und Ordnung bewahrt, wie das unsere, braucht nicht auf Schritt und Tritt gezüchtmeistert zu werden. Ein Volk, das seinen Fürsten ein so unbedingtes Vertrauen entgegenbringt, wie das unsere, verdient mit Vertrauen behandelt zu werden, und hat einen Anspruch auf volle, ungeschmälerte Freiheit; ein Volk, aus dessen Mitte Jünglinge, dem Knabenalter kaum entwachsen, freiwillig dem Heerbann folgen, deren Väter und Mütter diesen freiwilligen Entschluß nur mit Segnungen begleiten, zeigt sich der höchsten Freiheit werth!

Dem Volke hat Gott den Sieg verliehen! Wohlgemerkt! dem Volke, keinem privilegierten Stande, keiner bevorzugten Confession! Als der Ruf ertönte: „Das Vaterland ist in Gefahr!“ da genügte dieser Ruf, um Alles, was waffenfähig, um seine Fürsten und Führer zu schaaren, um die theuersten Güter, ja das

Leben selbst der Rettung des bedrohten Vaterlandes zum Opfer zu bringen, ohne daß erst lange nach Geburt, nach Stand, nach religiösem Bekennniß gefragt wurde. — Es genügte, ein Kind des deutschen Volkes zu sein und — der Edelmann und der Bauer, und der Gelehrte und der Handwerker, und der Jude und der Nichtjude — gemeinsam traten sie in die Reihen, gemeinsam kämpften, gemeinsam bluteten, gemeinsam siegten sie. Und diese gemeinsame Verbrüderung, sie sollte die Zeit der Waffenbrüderlichkeit auf dem Schlachtfelde nicht überdauern? Sie sollte nicht ein heiliges Vermächtniß Derer sein, die ihr Blut gemeinsam auf dem Schlachtfelde verspricht und deren letzter Lebenshauch, der gemeinsamen heiligen Sache gewidmet, wohl lauter und beredter und eindringlicher spricht, als das noch so laute und beredte Wort? — Wie, es sollen Tie, die gemeinsam gekämpft, geblutet, gesiegt nun nach beendigtem Kriege wieder in den Zustand der Zerlüftung, der Zersplitterung, der Entfremdung gerathen können, weil die ruhig und ungestört daheim gebliebene Vorurtheit kein Ohr hat für die Offenbarung Gottes auf der Wahlstatt, und für die laute und mahnende Stimme der Einheit und der Verbrüderung, welche stummberedt aus jedem gemeinsam verspritzten Blutstropfen, wie aus dem Röheln der gemeinsam in einer Grube hart an einander Gebetteten spricht, so laut spricht, daß wir nicht wissen, ist es Taubheit, welche selbst solche Stimmen nicht hört oder absichtliche Betäubung, welche solche Stimmen nicht hören will? Nein und abermals nein! Dem Volke hat Gott den Sieg verliehen! Der gesunde Sinn des Volkes, er wird das Rabengeschrei der nur Leichname und Asas witternden Bosheit und Beschränktheit nicht aufkommen lassen. Der gesunde Sinn des Volkes, er wird, — daß sind wir sicher —, in allernächster Zeit, bei der ersten Gelegenheit, wo die Abgeordneten des geeinten deutschen Reiches zusammentreten, um des Gesamtvaterlandes Angelegenheiten zu berathen, zum vollen Ausdrucke kommen. Die Abgeordneten des Reichstages, sie werden als Abgeordnete des Volkes sich bewähren, des Volkes, welchem Gott den Sieg verliehen und welchem sie den Ertrag solchen Sieges nicht werden verkümmern wollen, verkümmern lassen. — Gott hat den Sieg gegeben. Diese fromme Ueberzeugung, dieses religiöse Volksbewußtsein ist mächtiger als die noch so heilig sich geberdende Frömmelei, mächtiger als die noch so andächtig sich geberdende Heuchelei.

Der gesunde Sinn unseres Volkes und seiner Fürsten, er wird, er kann es nimmer dulden, daß Die, welche den äußern Feind gemeinsam überwunden, daheim feindlich auseinander gerissen werden, und also der Sieg in eine Niederlage und der Friede in Zwietracht verwandelt, und beide um den göttlichen Segen gebracht werden. Nein, segnen wird Gott sein Volk durch den Frieden: segnen, und dadurch heilen die Wunden, welche auch nach erlangtem Frieden bluten und noch lange bluten werden: segnen, und dadurch trocknen die Thränen, die wir trotz des Siegesjubels nicht zurückhalten können bei der Erinnerung an die heiligen Opfer, die gefordert worden. Segnen wird Gott durch den Frieden und der Blut- und Thränensaat Heil und Wohlfahrt entsprecken lassen: Heil und Wohlfahrt dem Einzelnen wie der Gesamtheit, den Regierenden wie den Regierten, den Nahen wie den Fernen, den Hohen wie den Niedrigen, den Siegern wie den Besiegten, ja Heil und Wohlfahrt Allen, Allen! Denn Gott wird segnen sein Volk, — und das ist die ganze Menschheit, — Er wird segnen durch den Frieden! Amen! —

Gebet.

Herr und Vater! Dein ist die Größe und die Kraft und die Herrlichkeit und der Sieg und die Majestät, ja Alles im Himmel und auf Erden; Dein, o Gott, das Reich und die Herrschaft über Alles. (I. Chr. 29). Wie sollen wir würdig Dir danken, wie geziemend Dich preisen! „Wäre unser Mund der Lieder voll, wie an Tropfen das Meer, tönte unsere Zunge von Lobgesängen gleich den brausenden Meereswogen, und verkündeten unsren Lippen Deinen Ruhm, soweit der Himmel reicht: nimmer vermöchten wir, o Herr, auch nur für die geringste der Wohlthaten Dir zu danken, die Du in so reichem Maße uns erwiesen und unaufhörlich uns erweisest.*)

Nimm darum das Stammeln unserer Zunge gnädig auf und vernimm den Dank und den Preis für Deine Gnade und Barmherzigkeit von Denen, die nach Worten, Deiner würdig, vergeblich ringen.

*.) Aus dem Sabbathgebet.

Dank Dir und Anbetung für den Schutz und den Schirm, mit welchem Du unser todesmuthiges Heer und seine tapferen heldenmuthigen Führer in den schweren Tagen des Krieges umschwebt und so glänzende Siege ihnen verliehen hast.

Dank Dir und Anbetung von den Eltern, die ihre Kinder, von den Kindern, die ihre Eltern, von den Gattinnen, die ihre Gatten, von den Bräuten, die ihre Verlobten, von den Geschwistern, die ihre Brüder, von den Angehörigen, die ihre Verwandten, von uns Allen, die wir unsere Freunde in die Arme schließen und an das Herz drücken können!

Wie groß war die Bangigkeit unserer Herzen, wie unaussprechlich die Angst unserer Seelen bei dem Gedanken an die Entbehrungen, welche die Unseren, fern von der Heimat, zu ertragen, an die blutigen Kämpfe, die sie zu bestehen hatten, an die Gefahren, von welchen sie unaufhörlich umringt waren! — Nun ist sie gewichen, die Bangigkeit unserer Herzen, verschwunden die Angst unserer Seelen und, wenn wir auch der Siegesfreude und dem Siegesjubel uns nicht ganz hinzugeben vermögen bei dem Gedanken an die vielen und großen Opfer, die der blutige Krieg gefordert: und mischt sich in die Freudentränen ob der errungenen, glänzenden Siege auch manch glühende Zähre, erpreßt vom Andenken an die vielen Männer und Jünglinge, die auf dem Schlachtfelde ihr Leben ausgehaucht, von dem Hinblide auf die schuglosen Wittwen, auf die vaterlosen Waisen, auf die ihre Söhne beweinenden Eltern, auf die Entstallten und Verstümmelten, welche Alle in den Siegesjubel nicht einstimmen können: so mag Dies wohl unsern Siegesjubel dämpfen, doch soll es unsern Siegessankt und den Preis für die Geretteten und der Gefahr Entronnenen nicht vermindern. —

Dank Dir also und Preis für Diejenigen, die durch Deine Gnade und Barmherzigkeit dem Leben sind erhalten und sieggekrönt heimkehren; Dank und Anbetung insonders dafür, daß Du unserm theuern, deutschen Vaterlande zu seinem alten Glanze neuen hast hinzugefügt, daß sein Name fortan bei Nah und Fern, bei Mit- und Nachwelt ein Achtung gebietender und ein Zeugniß sein werde der Größe und Herrlichkeit, deren das in seinen Stämmen und Fürsten geeinte Deutschland fähig und zu welcher es berufen ist.

Und wie wir in dem Siege Deinen mächtigen Arm erblicken, der uns so Großes hat vollführen lassen: also wollest Du Herr und Vater, auch den Frieden zu einem von Dir gesegneten Frieden

werden lassen, zu einem Frieden, der die Wunden, an denen so Viele von uns bluten, heile und die Thränen trockne und selbst Die, welche unsere Freude im Augenblicke nicht theilen können, mit ihrem persönlichen Schmerze aussöhne durch den Hinblick auf die allgemeinen Segnungen des Vaterlandes, zu dessen Rettung und Verherrlichung das Blut und das Leben der Ihren als heiliges Opfer ward dargebracht.

Segne Deutschlands Stämme und ihre Fürsten. Wie sie, geeint in den Tagen der Gefahr das bedrohte Vaterland gemeinsam haben retten helfen: also mögen sie, geeint in den Tagen des Friedens das Glück und die Wohlfahrt und die Größe und den geistigen und sittlichen Fortschritt des geretteten Vaterlandes gemeinsam vermehren und fördern helfen!

Segne unsere engeres Vaterland, Sachsen, dessen Friedensfürsten, den König Johann, die Königin, das ganze Königshaus mit der Fülle Deiner Segnungen. Möge mit dem ruhmgekrönt heimkehrenden heldenmüthigen Kronprinzen und seiner ruhmgekrönt heimkehrenden Heldenshaar auch alle Fülle des Segens und des Wohlstandes einziehen in Sachsen und eine bleibende Stätte darin finden.

Den lorbeergeschmückten Heldenkreis, den obersten Feldherrn, Preußens siegreichen König, des geeinten Deutschlands Kaiser, Wilhelm, segne aus dem reichen Schatz Deiner Segnungen. Möge Er, durch Deine Gnade zu Deutschlands Hirt erkoren und berufen, es zur Einheit, zur Größe und zum Ruhme zu führen, an dem unter Seiner Leitung verjüngten Vaterlande sich selbst verjüngen und mögen Jahre eines von Gott gesegneten dauernden Friedens Seine Lebens-tage erheitern und verklären.

Segen und Wohlfahrt allen Denen, welche in den Tagen schwerer Prüfung daheim und im Felde helfend, rettend, tröstend der Verwundeten, der Kranken, der Verlassenen, der Darbenden und Nothleidenden sich angenommen und ihnen hilfreich beigestanden. Auch Derer sei segnend gedacht, welche Denen, die ihren Wunden erlagen, durch Trost und Zuspruch beigestanden und ihnen das Scheiden von der Erde, fern von den Ihrigen durch Wort und That erleichtert.

Unsere liebe Stadt, die, wie immer, also auch diesmal in den Werken der Liebe keiner anderen deutschen Stadt nachgestanden, nimm sie, o Herr, in Deinen besondern, gnadenreichen Schutz und wie die Väter der Stadt und ihre Bürger in den Tagen des Krieges in

WILL
AUSGABE 16 —

Bethätigung der Liebe und des Wohlthuns mit einander gewetteifert: also bleibe auch in den Tagen des Friedens dieser edle Wetteifer für die Werke des Friedens, deren Pflege ja seit langer Zeit unserer Stadt schönste Zier und größter Ruhm ist. Möge es keinem gelingen, jenen Frieden und jenes schöne Einvernehmen zu stören, welches Behörden und Bürger, Stände und Bekenntnisse beseelt und zu Aller Heil sie friedlich mit einander verbindet.

Mögen die Worte des heiligen Psalmensängers nah und fern ihre Verwirklichung finden: „Friede sei in Deinen Mauern, Eintracht in Deinen Palästen. Um meiner Brüder, um meiner Freunde willen laß mich sprechen: „Friede weile in Dir!“ (Ps. 122. 7. 8). Gott, Du hast Deinem Volke Sieg verliehen: segne o Gott, Dein Volk durch den Frieden. Amen!



